

Manuel Gomez-Brufal

Dîner dans sang



Manuel Gomez-Brufal

Dîner dans sang

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4437-0

Dépôt légal : Décembre 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

*« La danse est l'expression verticale
d'un désir horizontal. »*

Il n'est pas à sa place ce cadavre installé confortablement dans une « *Jaguar* » sur la colline de la Croix des Gardes à deux pas de la Croisette, sous le soleil radieux et face au bleu intense de la Méditerranée. Il n'est même pas en couleur, blanc mat, laiteux, terne, ridicule dans sa tenue débraillée, obscène avec son pénis et ses testicules émergeant de sa braguette largement ouverte. Tué par une balle de petit calibre (6.35) tirée dans la nuque à bout portant. Mort en baisant. D'aucuns diront que c'est une belle mort. Je n'en suis pas si sûr. Probable qu'ils se seraient abstenus de baiser s'il avait su...

Je parcours les quelques lignes du premier rapport de constatations : « *Homme de soixante cinq ans, 1 m. 75, 80 kilos, à l'apparence soignée, aux ongles manucurés, vêtu avec une certaine recherche : costume trois pièces de marque « Trabaud », chemise de soie de marque « Desiderato », chaussures italienne. Cicatrices multiples et anciennes, hernie discale, hernie inguinale, mais pose récente d'un « pacemaker », pas plus de trois ans. Denture saine et récemment détartrée. Mort provoquée par une balle de 6.35 tirée à bout portant sur la base de la nuque. Décès instantané. Corps découvert sur la parcelle cadastrale 96. Il venait d'avoir une relation sexuelle*

avec une personne de sexe opposé d'après les relevés de cyprine recueillis sur son pénis ainsi que celle découverte dans sa bouche et sur sa langue mélangée à du liquide séminal lui appartenant et à la présence de poils courts et drus dont l'origine provient d'un pubis de femme. Les tests ADN me permettront d'en savoir davantage sur cette femme. »

De retour au bureau je pose ce dossier au-dessus des autres dans l'attente du rapport général d'autopsie.

L'un de ces autres dossiers concerne la mort violente, il y a tout juste quelques jours, d'une femme tuée par strangulation après avoir opposé une sérieuse résistance, comme le prouvent les ecchymoses. Il y a eu des rapports sexuels avec pénétration et éjaculation mais post mortem. Cette femme a été découverte entièrement nue près d'un lit défait et les résultats des différents prélèvements indiquent la présence d'un homme également nu, ce qui, somme toute, est tout à fait logique et préférable pour une fornication.

J'ai sous les yeux ses papiers d'identité, mis sous scellés après la découverte du corps, lors de son arrivée par la femme de ménage. Un beau morceau de nana, 58 ans, 1m70, 68 kg, d'après le légiste, une musculature assez impressionnante due très certainement à sa profession : kinésithérapeute. Son nom : Martine Chazot. Elle demeurerait dans un petit appartement au-dessus de son cabinet.

J'ai donc, à présent, deux cadavres sur les bras, un homme et une femme, match nul. Ce résultat ne permettra pas un rééquilibrage de la proportionnelle démographique des soixante ans et plus. Il existe quelques similitudes entre les deux victimes : elles résident sur Cannes ou les proches environs, ont dépassé largement la cinquantaine et l'examen de leur

garde robe assez soignée, mais surtout des nombreuses paires de chaussures à hauts talons et particulièrement usées, pour la femme, et à talons cubain pour l'homme, permet de supposer que tous les deux fréquentaient les dancings ou les thés dansants. Cela m'a d'ailleurs été confirmé par les enquêtes de proximité.

– Bonjour capitaine.

– Salut Sahraoui.

– Voici le rapport du légiste sur Marc Jolivet, le cadavre d'hier matin, et les renseignements que j'ai pu obtenir : Jolivet était antiquaire rue Hoche. Pas une excellente réputation, quelques histoires avec des femmes qui se sont mal terminées. Certaines l'ont même accusé de harcèlement sexuel. Jamais marié, évitait les liaisons prolongées et préférait les rencontres passagères. Il recevait régulièrement une prostituée, Sonia. J'ai pu l'interroger et appris ainsi qu'il avait quelques habitudes assez particulières et des tendances sadiques. Il aimait dominer et quelquefois jusqu'à la violence. A cause des tas d'amphétamines prises pour augmenter son volume musculaire il éprouvait de sérieuses difficultés à obtenir des érections convenables. Pécuniairement il était à l'abri. Son affaire marchait très bien et il résidait dans un bel immeuble de la Californie.

J'ai contacté le service des mœurs : Jolivet était parfaitement connu. Plusieurs fois il s'était fait interpeller la nuit dans des endroits discrets, notamment à La Croix des Gardes, où se réunissent les voyeurs et les échangistes.

– Bon travail Sahraoui. Quant à Martine Chazot, sa femme de ménage m'a informé qu'elle recevait

beaucoup d'hommes, d'après l'état de sa chambre à coucher les lendemains. Elle fréquentait assidument les thés et dîners dansants.

J'avais cru que le poste de responsable de la Brigade d'Investigations Criminelles, à Cannes, serait de tout repos et que j'allais me la couler douce et cela a été pratiquement le cas depuis la dizaine d'années où je l'occupe et voilà que soudain comme une épidémie, on me sort deux cadavres pour me compliquer l'existence. Ils auraient pu aller se faire buter ailleurs. J'ai déjà reçu un appel du préfet, deux de la direction de la PJ, à Paris, et trois du divisionnaire. Ils ont besoin de résultats urgents faute de quoi ils dépêcheront spécialement une équipe parisienne. Comme si à Paris ils étaient plus doués qu'ici.

*

* *

Michelle.

Jusqu'à mes cinquante ans j'ai eu une vie tout à fait normale, celle d'une petite bourgeoise, d'une commerçante. Une vie tranquille, sans aléa, sans aventure.

Je suis venue au monde dans la France profonde, dans un coin de Corrèze, tout près de Brive-la-Gaillarde. Après des études tout à fait ordinaires, qui ne m'ont pas permis d'obtenir mon « bac » deux années de suite, j'ai suivi une formation en comptabilité et secrétariat.

J'avais à peine vingt ans lorsque j'ai rencontré Jean-Pierre. Dix ans de plus que moi, 1 m. 80, beau garçon, sérieux, il dirigeait une équipe de vente

régionale dans le secteur des cosmétiques. Il m'a dragué et je n'ai pas résisté longtemps. Nous nous sommes mariés.

Un enfant, puis un deuxième, m'ont éloigné du monde du travail. Quand ils se sont mariés à leur tour, et nous ont quittés, nous avons décidé de descendre vers le soleil, vers le midi. Dès que l'opportunité s'est présentée pour Jean-Pierre, nous nous sommes installés à Aix-en-Provence.

Notre existence se poursuivait harmonieuse, sereine, elle coulait comme un long fleuve tranquille vers son estuaire.

Ce jour là je m'étais rendue à Marseille pour la journée, j'étais convoquée pour une mammographie, plus un examen complet, car mon médecin m'avait découvert une petite grosseur au sein gauche. Je n'étais pas très tranquille dans l'attente du résultat.

Ce n'était pas mon jour de chance : grève des infirmières. J'avais fait tout ce chemin pour rien et j'étais de retour à quatorze heures.

Ils étaient là, tous les deux. Ils ne m'avaient même pas entendu rentrer. Elle le chevauchait, trempée de sueur, et lui, mon mari, haletait et poussait des rugissements bestiaux, ses deux mains malaxant les seins lourds qui pendaient au dessus de sa tête.

Je les voyais, je les entendais, sans pouvoir réagir, comme anesthésiée.

– Ah ! Quel pieu... quel pieu... Tu me tues... tu me tues...

Elle se tordait de plaisir.

Je la reconnaissais, il s'agissait d'une voisine récemment installée dans notre immeuble, une parisienne.

J'assistais à ce film « porno » et je n'en croyais pas mes yeux. Je vivais un véritable cauchemar. Je ne me souvenais pas avoir déjà vu mon mari dans un pareil état, depuis près de vingt cinq ans que nous faisons l'amour. Cela nous arrivait une fois par semaine environ, d'une manière tout à fait traditionnelle : Il me caressait dix secondes, me pénétrait dix minutes, m'embrassait et, heureux et satisfait, se recouchait sur le dos, en poussant un soupir de délassément. Sa besogne était terminée.

Il m'arrivait de jouir quelquefois, de plus en plus rarement, mais cela suffisait à mon bonheur. Le sexe ce n'était pas mon but principal, ça ne l'avait jamais été. J'aimais bien sans plus.

Et là je voyais un véritable démon. Il la balançait sur le coté, la retournait sur le ventre, lui remontait le bassin, à l'aide de ses deux bras, et l'enfourrait de plus belle. Et elle, la tête enfouie dans mon traversin, là où mes joues reposaient la nuit, crachant sa bave et sa sueur là où se posaient mes lèvres et mes yeux, elle gémissait de plus belle, de plus en plus fort.

– Ah ! Tu me remplis, je te sens... je te sens...
Aaaah ! Aaaah !

Et lui, ses mains plaquées sur ses épaules, la pressait contre ses couilles, la pénétrant jusqu'au plus profond.

Enfin, dans un dernier spasme, il lui saisissait les nichons et, s'aplatissant sur son dos, dans un insoutenable bruit de succion et un ultime rugissement encore plus rauque, il s'éclatait dans sa chatte.

C'était insupportable. Je ne savais pas comment réagir. Faire un scandale, leur fracasser une chaise sur

le dos, aller chercher un couteau et l'émasculer, m'esquiver silencieusement, sans qu'ils me voient, afin de reprendre mes esprits, quoi d'autre encore...

C'est en se reposant à coté d'elle qu'il m'a aperçu. Ses yeux se sont arrondis et sa bouche est restée entrouverte.

Elle, toujours sur son ventre, ses épaules se soulevant au rythme accélérée de sa respiration, ne se rendait compte de rien. Sans doute revivait-elle ses tous récents orgasmes et voulait en profiter le plus longtemps possible.

J'étais là, abasourdie, sans réaction, tétanisée. J'aurais aimé disparaître dans un trou de souris, ou, alors, me jeter sur eux, leur arracher les yeux, vider leurs orbites, les mordre jusqu'au sang. J'étais la victime, je n'avais rien à me reprocher et pourtant c'est moi qui avais honte.

– Assieds-toi, ma chérie, je vais t'expliquer.

Ma chérie, il osait me dire ma chérie, cette ordure, ce salaud. D'un bond elle s'était remise sur son dos et me regardait, à son tour, avec stupeur, comme si j'étais un fantôme.

Lui, de sa main droite, m'indiquait le fauteuil, au pied du lit. Mon fauteuil, au pied de mon lit. Il insistait, avec un sang froid que je ne lui connaissais pas :

– Ne reste pas debout, assieds-toi.

Il ne voyait pas, ce con, qu'il m'était impossible de m'asseoir sur ce fauteuil où se trouvaient posés la culotte et le soutien-gorge de cette « pouffiasse ».

J'ai fait demi-tour et me suis enfuie en courant.

Le soir même j'ai quitté ma maison et mon mari. Malgré ses supplications, malgré ses pleurs, malgré

ses menaces même. Ça a été dur, très dur, vous ne pouvez pas savoir. Tout s'était écroulé, je me trouvais seule au milieu des ruines de notre union. J'avais même honte de me rapprocher de mes enfants. Quoi leur dire, comment le leur dire, ils adoraient leur père, il était leur héros.

Les jours et les semaines ont passés. Je me suis installée sur la Côte d'Azur, à Cannes, dans un petit deux pièces que j'ai achetée dans la « banane », à deux pas de la Croisette. Très vite j'ai trouvé un emploi de vendeuse, dans une boutique de prêt-à-porter de luxe de la rue d'Antibes. J'ai toujours été coquette et mignonne et j'ai un bon contact clientèle, ça n'a pas été difficile. Le changement, le travail, et ma volonté de ne pas faire marche arrière, malgré les interventions de mon mari, m'ont aidés à surmonter ma souffrance et ma colère, jusqu'à notre divorce.

Bien sûr, dans un premier temps j'ai cherché à me venger. J'allais lui rendre la monnaie de sa pièce, le tromper le plus de fois possible et le lui faire savoir chaque fois qu'il me téléphonait. Cela n'a pas été trop difficile puisque, à présent, je savais que les hommes ne pensent qu'avec leur queue, et que le principal objectif de leur quotidien c'est de la planter dans un cul, entre deux fesses.

Je me suis mise à fréquenter les dancings de la région, les dîners dansants, et les occasions ne m'ont pas manquées, trop même, car mon physique n'a rien de repoussant, bien au contraire, et que j'étais parmi les plus jeunes de la clientèle qui fréquente ce genre d'établissement.

Cependant, dans la meute, peu nombreux sont ceux qui valent le détour : Des hommes mariés en quête d'aventure, des célibataires qui ne pensent qu'à

« tirer » un coup, mais tous me convenaient puisqu'il était hors de question, après ma récente mésaventure conjugale, de penser une seule seconde à une liaison durable, sérieuse. J'appréciais trop ma nouvelle indépendance, mon nouveau statut de femme libre. J'avais la certitude de pouvoir prendre ma nouvelle vie en mains, sans avoir à dépendre de quiconque, et encore moins de mon ex-mari, avec qui j'étais, à présent, en excellents termes, après les quelques premiers mois d'hostilités.

Nous communiquions hebdomadairement par téléphone et il me rendait souvent visite à Cannes et résidait dans mon appartement, dormant sur le convertible de mon salon. Il avait essayé plusieurs fois de me rejoindre dans mon lit, d'autant plus que je prenais un malin plaisir à revêtir quelques dessous affriolants, mais je lui faisais payé son inconduite. Nous nous rencontrions chez les enfants à l'occasion des anniversaires et du réveillon de Noël. Je me plaisais à lui raconter mes frasques et j'en rajoutais même car la réalité était tout autre.

Je commençais à en être pleinement consciente, la trahison de mon mari m'a traumatisé bien plus profondément que je ne le pense. Me faire serrer de trop près, me laisser tripoter à la rigueur et même embrasser, je le supporte aisément, mais dans l'intimité il en va tout autrement. Je répugne à voir, et encore plus à toucher, un sexe d'homme, ne serait-ce que du bout des doigts. C'est plus fort que moi, cela me dégoûte. Il est hors de question d'y poser ma bouche, vous vous en douter. Rien que d'y penser j'ai envie de gerber.

Quand il m'arrive de faire l'amour, le plus rarement possible dorénavant, c'est uniquement sur le

dos, refusant toutes autres positions. Je supporte difficilement le va et viens ennuyeux, les halètements sur mon cou, les baisers qui remplissent ma bouche de salive. Je fais des efforts considérables pour me permettre d'apprécier ceux de mon amant du jour, mais le résultat est toujours aussi décevant : Il m'est impossible d'atteindre le moindre orgasme, le plus petit plaisir. Je suis parfaitement consciente que j'ai un grave problème psychique, mais que faire ? Aller me faire analyser par un « psy », dans quel but ? Guérir et parvenir ainsi à offrir à un homme la satisfaction d'assister à ma jouissance, il n'en est pas question.

Il me faut donc accepter de vivre ainsi, jusqu'à la fin, pour me venger sur tous de la trahison d'un seul.

Chaque nouvelle aventure me confirme le peu de considération qu'éprouve, pour la femme, la majorité des hommes. Ils ne me pardonnent pas de ne pas m'éclater de plaisir sous les coups de leur « bite », de ne pas me pâmer, gémir, râler, sous leurs caresses, qu'ils supposent si expertes, sous l'inondation de leur bave dans les endroits les plus intimes de mon corps. Il me faut, en plus, subir leurs réflexions étonnées, car incompréhensibles pour leur ego.

– Ça ne t'a pas plût ? Pourtant, merde, je t'ai « limé » plus d'une demi-heure.

Ou encore.

– Qu'est-ce que tu as, tu es frigide ?

Ou encore.

– Tu as un problème, mon petit, faudrait te faire soigner, tu ne crois pas !

Et ce ne sont là que des mots, le pire c'est quand ils me forcent à saisir dans ma main leur queue en

érection, pour bien me montrer qu'ils bandent dur, et, l'abomination quand, en me chevauchant pour me lécher la vulve ils essayent à toute force de me remplir la bouche de leur verge puante et de leurs longs poils grisonnants et malodorants. Toutes leurs grappes qu'ils plongent dans n'importe quelle chatte, sans même se préoccuper de leur propreté, ou de leur état maladif. Leur seul objectif, en « bourrer » le plus possible.

Le plus souvent ils ne disent rien, ne font aucun commentaire, mais je ne les revois plus ou, tout au moins, je les revois mais je ne les intéresse plus. Vous pensez, une femme qui ne se pâme pas sous le bonheur inespéré qu'ils veulent bien lui offrir. Ils me narguent quelquefois, avec une espèce de sourire méprisant qui en dit long sur ce qu'ils pensent de moi : Je ne suis pas une femme normale, je suis une frigide.

Ils me dégoûtent de plus en plus, tous des bêtes répugnantes dans leurs certitudes de nous êtres supérieurs.

A chaque nouvelle rencontre mon dégoût s'accroît.

Comment cela est arrivé ? Par hasard, sans préméditation.

Il m'a dit s'appeler Marc et je n'ai pu m'empêcher de rire intérieurement devant son comportement atteignant les limites du ridicule. Il ne me parle que de lui, de son corps magnifique, il fait de la « musculature » tous les jours, ça se sent, non ?

– Touchez mes muscles, hein ! C'est du solide. Et mes « abdos », du béton armé, touchez là, hein ! Mes cuisses, soixante centimètres de tour, hein ! D'ailleurs

j'ai soixante ans et on m'en donne à peine cinquante, hein ! Et faut pas croire ce qu'on raconte, que ceux qui font de la « muscu » ont un sexe peu développé, c'est absolument faux. Le sexe aussi ça se muscle, croyez-moi, c'est vrai. »

Un court instant j'ai cru qu'il allait me proposer :

– Touchez le, hein ! Vous verrez ?

Quand je retrouve ma table, encore toute souriante à l'idée de cette possible réflexion, Sophie me dit :

– Il vous a parlé de ses muscles, non ? C'est vrai qu'il est très musclé mais (elle se penche tout contre moi) il se met une sorte de prothèse dans le slip, pour danser, un préservatif rempli de sable, comme ça on croit qu'il est musclé de là aussi.

Elle éclate de rire, moi également. Mais je ne peux m'empêcher de me poser la question : comment sait-elle cela ? A-t-elle été le constater ?

Marc est revenu m'inviter. C'est un slow. Il m'a serré contre lui, classique. Bel homme, bonne taille, cheveux grisonnants, vêtu correctement. Je ne tarde pas à sentir son sexe se durcir, apparemment il en a tout de même un, à moins que... Il sent bon, ce n'est pas désagréable, c'est le printemps.

Quelques danses plus loin, sa main survole mon sein gauche, (entre parenthèses, la petite grosseur du début n'était qu'un vulgaire kyste, heureusement) puis descend le long de mon dos pour se poser timidement sur la rondeur de ma fesse. Au boléro suivant ses lèvres glissent vers les miennes et, comme je ne retire pas ma tête, elles les saisissent goulûment.

Sa queue, qu'il a déplacé pour que je la sente mieux contre mon ventre, monte jusqu'à mon nombril. Je ne peux m'empêcher de me souvenir de la

réflexion de ma voisine : et si c'est bien une sorte de prothèse ?

Il transpire.

– Veux-tu que nous sortions faire un tour, il fait très chaud tu ne trouves pas ?

Je le regarde.

– Pourquoi pas. (sans doute la curiosité !)

Il m'a conduit sous un sous bois dans un quartier que je connais mal. Il sort de sa Jaguar pour aller chercher une couverture dans le coffre.

Machinalement, chose que je ne fais jamais, j'ouvre la boîte à gants et là, surprise ! J'aperçois un pistolet noir. Par peur, ou par prudence, certainement pour qu'il ne s'en serve pas, sait-on jamais ! Je le saisi et le glisse dans la poche de ma veste avant qu'il ne revienne.

Il a allongé complètement les fauteuils avant et posé la couverture dessus, sans doute pour éviter de les tacher. En plus de sa musculature il est méticuleux.

Il ne me laisse même pas le temps de me déshabiller, m'écartant les cuisses et plongeant sa tête.

Il est en train de me lécher avec une langue baveuse, sans même songer une seule seconde à me sucer le clitoris, ne pensant qu'à son seul plaisir. Il veut sans doute me mouiller de sa salive au maximum afin de mieux introduire son sexe, même s'il bande mou, comme bon nombre des gens de son âge.

Soudain il me regarde d'un air interrogateur.

– Je ne t'ai pas entendu jouir, tu n'as pas aimé ?

– Si, si, je t'assure, j'ai apprécié.

– Tu te fous de moi ou quoi. J’ai bien vu que tu n’as même pas participé.

– Pourquoi dis-tu ça ?

– Pourquoi ? Attends je vais te faire jouir moi, tu vas voir.

Il défait sa ceinture, ouvre sa braguette et me chevauche avec brutalité, mais ce n’est pas chose facile dans une voiture et il me fait terriblement mal.

– Tu vas me rompre le cou, je t’en prie fais attention.

– J’en ai rien à foutre de ton cou, c’est ton cul qui m’intéresse, tourne toi.

– Pas question. Allez sois gentil, faisons l’amour et quittons-nous bons amis.

Il me gifle à toute volée. Les larmes jaillissent de mes yeux.

Il me dégoûte, je ne peux en supporter davantage. Ma main glisse vers la poche de ma veste et saisi le pistolet. J’ignore même s’il est chargé ou non. Pendant qu’il essaye de me soulever par les fesses afin de me retourner, malgré ma résistance dérisoire devant sa force, je pose le canon sur sa nuque et appuis sur la gâchette.

Le bruit me fait sursauter.

Qu’est-ce que j’ai fait ? Ce n’est pas possible, j’ai tiré sur un homme, peut-être même l’ai-je tué ? Jamais je n’aurais cru que le coup partirait. Je n’en reviens pas, je suis hébétée.

Le corps, à présent sans vie, pèse très lourd, écrasant mon ventre et ma poitrine. Nous devons former un spectacle ridicule, grotesque.

Brutalement je le repousse sur le coté. Je me sens sale, souillée.

J'ai certainement laissé des empreintes un peu partout mais il doit y en avoir des tas, surtout de femmes.

Un dernier coup d'œil pour voir si je n'ai rien oublié m'appartenant, puis je referme soigneusement la porte en recouvrant la poignée de mon mouchoir, j'ai vu ça dans des films.

Abandonnée pas très loin du centre ville, on ne tardera pas à retrouver la « Jaguar », avant qu'elle ne soit complètement désossée.

*

* *

Laurent :

Ma prostate m'a joué un sale tour. Il a fallut l'opérer.

Ma première question au chirurgien a été :

– Docteur, est-ce que je pourrais avoir des relations sexuelles après ?

– Mais bien entendu. Ne vous mettez pas en tête que cette intervention va vous rendre impuissant. C'était le cas il y a quelques années, plus maintenant.

Eh bien ! Je me le suis mis en tête. Impossible d'expulser cette certitude que, désormais, je ne pourrai plus jamais faire l'amour.

Il m'est impossible de vivre seul, j'ai toujours vécu avec une femme, ma mère d'abord, mon épouse ensuite. Ce n'est pas le fait d'avoir besoin de ses services domestiques, il y a des restaurants, des laveries, des traiteurs, et de nos jours on peut tout faire à la maison, sans l'aide d'une femme, mais retrouver l'abominable solitude des soirées devant la

télé il n'en est pas question. Partir en voyage ou en croisière seul je ne veux même pas y penser. Il me faut une présence féminine à mes côtés.

C'est grave d'en arriver à une telle conclusion car elle ouvre la porte à bien des erreurs. Le choix n'est pas des plus faciles. Des femmes ils n'en manquent pas mais encore faut-il découvrir celle qui me convient, celle avec laquelle je peux espérer terminer ma vie.

J'ai un physique agréable, sportif, grand, 1 m. 85, encore svelte. D'ordinaire je communique facilement et malgré une certaine timidité bien camouflée je suis certain de n'éprouver aucune difficulté à rencontrer l'âme sœur d'un après-midi ou d'un week-end mais, à cause de mon récent handicap physique, est-ce que l'une d'entre elles poursuivra l'expérience plus longtemps. Là est la question et je n'ai pas la réponse.

Bien sûr j'ai suivi une thérapie auprès de l'un des meilleurs « psy » de la région sans, pour autant, obtenir un résultat concret.

Je vis donc actuellement une tragi-comédie à l'italienne qu'il me faut accepter avec une certaine fatalité. Il n'est pas facile, et ce n'est d'ailleurs pas recommandé dans l'espoir d'une proche guérison, de se demander si ce coup ça va fonctionner ou non. Et comme ça ne fonctionne pas, forcément puisque vous vous y attendez, ce n'est pas facile de se retrouver auprès d'une femme que vous désirez sans pouvoir lui offrir ce qu'elle attend de vous.

Il est vrai que dans de pareilles situations les femmes sont souvent merveilleuses de compréhension. Elles compatissent à votre problème parce qu'elles le croient éphémère et que, grâce à elles, il ne sera bientôt qu'un mauvais souvenir.

– Ce n'est pas grave, mon chéri, ça arrive tu sais (*oui, je sais*) ça ira mieux la prochaine fois.

Si elle me plaît suffisamment pour qu'il y ait une prochaine fois, alors cela donne :

– Qu'est-ce qui se passe, mon chéri, je ne te plais pas. C'est vrai que je ne suis pas très bien faite, avec mes fesses en culotte de cheval, et il faudrait que je fasse remonter mes seins, c'est prévu tu sais.

– Mais non, mon trésor, tu es très belle, tu me plais beaucoup, mais je ne sais pas ce qui m'arrive, pardonne moi.

– Peut-être que tu ne m'aimes pas suffisamment.

– Ne dis pas ça, c'est peut-être parce que je t'aime trop, où, alors, parce que j'ai encore dans la tête une femme que j'ai aimée à la folie et qui m'a quitté il y a quelques semaines à peine. Je n'arrive pas à l'oublier et je compte sur toi. (*Elles adorent vous aider à oublier un dernier amour, vous sauver de cette femme qui n'a pas su vous comprendre, qui n'a pas su découvrir l'être que vous étiez réellement. Alors qu'elle, elle est certaine de vous comprendre et, si cela s'avère nécessaire, de vous changer*).

Bien entendu, ça n'allait que très rarement jusqu'à la troisième fois.

Ce ne fut pas une réaction identique avec la femme qui se trouvait à mes côtés cette nuit là.

Je n'ai eu aucun mal à la draguer dans ce dancing du centre de Cannes. Dès le premier tango elle s'est plaquée contre moi, tout contre, épousant mon corps. Pendant la série de slow, comme cela arrive souvent, nous nous sommes embrassés. Sans conteste je lui plaisais et elle ne m'était pas indifférente, malgré un

genre assez canaille et une tenue vestimentaire peu discrète à mon goût.

– Vous avez un moyen de locomotion ?

– Un quoi ? (*Ça commençait bien, ce n'était pas une lumière, pourtant elle n'était pas blonde !*)

– Avez-vous une voiture pour rentrer chez vous ?

– Non, mais j'habite à dix minutes à peine.

– Me permettez-vous de vous raccompagner, ma voiture est stationnée dehors tout près.

– Si vous voulez.

Elle loge dans un trois pièces assez coquet, situé près du stade des Hespérides..

Denise m'offre un dernier verre, ce que j'espérais bien, puis, après une brève hésitation, me lance :

– Je suis encore en nage, si ça ne te dérange pas je vais me doucher. Fais-en autant si tu veux.

Je me régale à la voir se déshabiller. Son string disparaît totalement à l'intérieur de ses fesses (*Le string : le seul instrument à vent à une seule corde. Il y a quelques années il nous fallait écarter la culotte pour voir le cul, aujourd'hui il nous faut écarter les fesses pour voir la culotte*). Elle est ferme, musclée, la pratique assidue du sport très certainement, ou de la danse. J'ai vraiment envie de la posséder. Il me la faut, quel qu'en soit le prix.

L'eau chaude ruisselle sur nos deux corps collés. Denise est assez bien foutue, je l'ai déjà dit, les fesses un peu lourdes, comme bien des femmes après la cinquantaine, et une poitrine haute et ferme, récemment siliconées. Et le miracle s'est presque produit. Sans doute sous l'effet conjugué de l'eau chaude et de sa main qui me caresse tendrement la queue, je ressens un début d'érection. Je suis aux

anges. Et si c'est cette nuit que je renais à l'amour, grâce à elle. Je vais lui vouer une reconnaissance éternelle.

Elle n'aurait pas dû faire le geste suivant : s'agenouiller et me sucer la verge avec ardeur. C'était sans doute trop tôt. Je n'étais pas habitué à de pareilles initiatives, surtout prises aussi rapidement. L'érection a disparu aussi subitement qu'elle était apparue.

Denise continue à s'activer de plus en plus goulûment dans l'intention bien légitime de faire repartir la mayonnaise. Peine perdue, hélas !

Au lit ce n'est pas plus brillant. Oh ! Je la caresse longuement, patiemment, tous mes doigts se succèdent dans sa chatte largement lubrifiée, au point même d'inonder le drap d'une manière peu habituelle et, il me faut bien l'avouer, peu faite pour me permettre de me ressaisir. Je n'ai encore jamais bu à pareille fontaine ni assisté à un tel écoulement.

A l'aide de mon pouce je la fouille au plus profond de son fruit, mon index pénètre son anus. Je monte sur elle à plusieurs reprises, essayant d'introduire mon pénis, ce qui devrait être la facilité même tant elle est inondée, mais il faut me rendre à l'évidence, inutile d'insister, c'est peine perdue.

Denise paraît assez vexée. Elle évite de me regarder, puis, d'un coup, avec une sécheresse agressive, me lance :

- Tu ne serais pas pédé par hasard ?
- Pas que je sache.
- En tous les cas tu n'es pas un homme, alors fous le camp.

– D'accord, je ne me suis pas montré à la hauteur, mais ça ne t'empêche pas de rester calme et polie, non !

– Tu m'as fait perdre ma soirée, alors tires-toi et vite fais. C'est bien ma chance de tomber sur un con pareil.

La gifle est partie toute seule, malgré moi, plus forte que je ne l'ai voulu. C'est la première fois que je lève la main sur une femme. Denise se retrouve à terre.

Elle se relève telle une furie, en poussant des hurlements et des insultes si ordurières qu'elles me mettent particulièrement mal à l'aise. Puis elle saisi le téléphone et me le balance à la tête.

– Je vais te buter, espèce d'enculer, pédé, ordure, *(et j'en oublie)*.

Elle se jette sur moi, ongles en avant, pour me défigurer.

Je la frappe une seconde fois, de toutes mes forces. Elle s'écroule. Je me mets à serrer son cou, avec fureur, essayant d'éviter les coups de genoux qui visent manifestement mes couilles.

Au bout de quelques minutes elle cesse de gigoter. Denise n'est plus qu'un pantin désarticulé. Seuls ses seins restent fermes et tendus vers moi, et ils le resteront encore bien longtemps.

Je viens de tuer une femme mais je considère que j'ai des excuses : elle m'a mis hors de moi, m'a poussé à l'extrême.

C'est alors que je me mets à bander. Une érection comme je n'en ai pas connu depuis bien longtemps. Ma queue me fait mal tant elle est dure. Ah ! Comme c'est bon.

Le corps de Denise est encore chaud. Ses cuisses, largement ouvertes, me présentent sa toison touffue, un buisson de poils courts et roux.

Je la pénètre sauvagement, soulevant ses fesses de mes deux mains pour l'animer, lui donner un semblant de vie. Je la rempli de mon sperme, stocké depuis des mois.

Qu'est-ce que je viens de faire ? Baiser une morte, un cadavre. Je ne suis pas très fier de moi. Cela me laisse un arrière goût d'horreur.

J'ai honte. J'ai très honte. Faire l'amour avec une femme que je viens d'assassiner. Comment en suis-je arrivé là ?

C'est surtout l'acte qui me révolte, pas le fait de forniquer avec un corps sans vie. Combien de femmes, bien vivantes, ne sont pas plus animées que mon cadavre encore chaud. Elles ne participent pas davantage.

Il faut tout de même que je m'en sorte car ce n'est pas là une solution d'avenir et l'aboutissement, à court ou moyen terme, est plus que prévisible.

Béatrice –

Je vis un moment privilégié de ma jeune existence, un de plus car j'en ai déjà vécu de nombreux. A 38 ans, mon grade tout neuf de commissaire de police en poche, je viens d'être affectée à la direction du service des personnes disparues pour la rive droite du Var, c'est-à-dire de Saint-Laurent du Var jusqu'à la frontière ouest des Alpes Maritimes, près de Théoule. Ce poste à Cannes était disponible et il ne m'a pas échappé.

De mon bureau au dernier étage je bénéficie d'un panorama paradisiaque avec dans le lointain la pointe

de la Croisette, le Palm-beach, les Iles de Lérins et, surtout, cette Méditerranée que j'affectionne tout particulièrement et qui aujourd'hui est d'un bleu soutenu. Il me faut faire un effort surhumain pour résister au désir de m'y précipiter séance tenante.

J'apprécie tout particulièrement la Côte d'Azur. J'y ai passé en compagnie de mes parents et de mes frères et sœurs pratiquement toutes les vacances depuis ma naissance. Mes meilleurs souvenirs d'adolescente, mes premiers émois amoureux, mes premières révélations, c'est là que je les ai connus. Quelques prénoms de garçons me reviennent en mémoire : Jean-Michel l'intellectuel, Stéphane le riche, José le sportif, d'autres encore pour lesquels j'ai éprouvé une violente et éternelle passion l'espace d'un été, rarement davantage.

Il est vrai que j'étais particulièrement jolie et que je plaisais avec mon petit nez mutin « à la parisienne » et mes lèvres pleines que j'offrais volontiers car je n'étais pas avare de baisers. Je ne peux empêcher une légère rougeur d'envahir mes joues lorsque me revient en mémoire cette nuit magique où, à 18 ans, j'ai ajouté une douzaine d'étoiles dans ma tête, à toutes celles innombrables qui scintillaient au firmament, indifférentes à l'instant sublime que je vivais. La nuit complice enveloppant ma nudité et celle de José qui au-dessus de moi m'écrasait de tout le poids de ses muscles bandés et m'écartelait sous ses coups de reins saccadés et incontrôlés.

C'était le dernier jour des vacances et tous deux nous nous offrions un magnifique cadeau d'adieu.

Cela fait un bon bout de temps que je n'ai pas eu de rapports sexuels et j'en ai sans doute un besoin urgent, hygiénique certainement. Je n'ai jamais plus

connu cette « éblouissance » inattendue de la première fois, et cela malgré de multiples essais, en compagnie de nombreux partenaires. Je n'ai jamais plus retrouvé cette petite flamme qui en quelques minutes avait allumé l'incendie qui allait embraser mes sens et me faire découvrir ce plaisir inconnu qui me donne encore en cet instant la chair de poule. Non, je n'ai plus jamais ressenti cette sensation inoubliable qui me bouleverse vingt ans après.

Que sont mes amours devenus ?

Jean-Michel est aujourd'hui professeur de mathématiques dans les Yvelines, marié et père de deux adorables enfants. De temps en temps, à la lecture de quelques magazines, j'ai des nouvelles de Stéphane, soit aux sports d'hiver en quelques stations à la mode, soit dans une épreuve d'offshore à Saint-Tropez ou ailleurs, ou encore se séparant du grand amour de sa vie, un mannequin longiligne ou une starlette italienne, qu'il connaissait depuis à peine un mois.

J'ignore ce qu'est devenu José, l'initiateur de ma féminité. Aux dernières nouvelles, mais il y a déjà quelques années, il était prof d'éducation physique dans un Lycée de Grasse.

Nous nous sommes perdus de vue, nous éparpillant vers des destinées différentes. Que c'est idiot la vie !

Il faudra que je retourne sur cette plage « *Pascaline* », à Golfe-Juan, l'un de mes prochains jours de repos ou durant les vacances, à présent toutes proches. Peut-être retrouverais-je quelques amis restés fidèles à l'endroit où notre adolescence s'est éclatée pour faire de nous des adultes à part entière.

N'est-ce pas un peu la quête du Graal que de vouloir, quelquefois jusqu'au vertige, retrouver une

partie de son passé, de sa jeunesse ? Pour s'apercevoir avec tristesse que plus rien n'est comme avant, que, comme nous, tout a changé. Que tout est devenu plus petit que dans nos souvenirs parce que nous avons grandi.

Bon, trêve de nostalgie, de vague à l'âme et de sexe humide, chaque chose en son temps. Pour l'heure je dois me plonger dans mon ordinateur afin d'y introduire les derniers procès verbaux des personnes recherchées ou disparues.

*

* *

Le corps s'est rapproché de l'île, il se trouve à peine à trois mètres de fond, ce fond sous-marin que, dans sa posture, il paraît étudier. Il est accroché en demi cercle autour de l'un des supports en béton qui soutient le quai d'amarrage des bateaux des Iles qui font régulièrement la navette au départ de Cannes, Golfe-Juan ou de Juan-les-Pins. Justement l'un de ces bateaux quitte le ponton et entraîne dans son sillage le corps vers le large. Dommage, il aurait pu très certainement être aperçu par l'un des nouveaux estivants qui viennent de débarquer lorsque, tôt ou tard, il se serait rapproché des galets.

Le mistral s'est levé. Faible d'abord puis de plus en plus fort, et le corps reprend le circuit touristique qu'il visite depuis déjà quelques jours. Il file tout droit vers le Cap d'Antibes, les bras battant au gré du vent et des vagues, cueillant au cours de son nouveau périple forcé les algues et les débris de toutes espèces.

Il se trouve à présent à quelques brasses du petit port offert aux résidents temporaires du palace l'Eden Roc. Il va sans doute pénétrer pour la première fois de sa vie, si l'on peut dire pour un corps mort, dans ce lieu prestigieux, bien qu'il ne soit pas invité à le faire. Même pas ! le mistral se transforme en vent d'est, qui annonce le mauvais temps, pas de chance, mais c'est quelques jours plus tôt qu'il lui en aurait fallu, de la chance, pour ne pas se retrouver dans cette baignade prolongée.

Il s'est remis à dériver, entre deux eaux, vers Juan-les-Pins. Là il y a fort à parier que l'on va le découvrir, d'ici quelques heures, allongé sur le sable fin, chaud et doré, de l'une des plages ou, déjà, les baigneurs commencent à s'installer.

Eh bien non ! un courant l'entraîne de nouveau vers le large. Il heurte le ponton de béton et se frotte à lui sur une grande partie de sa longueur, y laissant bien malgré lui, une large portion de la peau de son dos. Un pêcheur, assis tout au bout du ponton, en apercevant cette masse informe à mi profondeur dans l'eau très trouble ou est plongée sa ligne, se met à pester contre la stupidité des « touristes » de la mer qui n'hésitent pas à jeter leurs sacs poubelles en plastique, remplis d'ordures de toutes sortes, par-dessus bord, lors des week-ends et avant de rentrer au port : « C'est sûrement ces enfoirés de parisiens qui l'ont balancé à la mer. Ils pourrissent tout ces cons. »

Et le corps a repris sa promenade aquatique entre les deux kilomètres de la route du bord de mer qui relie Juan-les-Pins à Golfe-Juan, ne prêtant aucune attention, et l'on comprend pourquoi, au rapide passage d'un TGV qui circule bien plus rapidement que lui.

Il vient heurter de la tête les premiers blocs rocheux à l'entrée du nouveau port Camille Rayon, y laissant cette fois une grande partie du peu de cheveux qui lui reste.

La sortie d'un yacht imposant et luxueux l'entraîne dans le tourbillon de ses puissants moteurs diesels. Ça ne sent pas très bon mais l'odeur ne le gêne pas et, de plus, ils ne font équipe que quelques minutes car le yacht l'abandonne à son voyage solitaire alors qu'il fait des moulinets de ses deux bras, sans doute pour tenter de stopper son nouveau rôle de derviche tourneur et poursuivre son vagabondage d'une façon plus académique.

Toujours entre deux eaux il avance lentement vers le phare de la Fourmigue et comme son ventre rempli de gaz fait effet de bouée, il se retrouve à fleur d'eau, ses yeux délavés et laiteux fixés sur le soleil brûlant, qui a refait son apparition entre deux nuages aux formes biscornues.

Cette nouvelle position n'améliore guère la décomposition de ses chairs, où du moins c'est le contraire, elle l'améliore puisqu'elle l'accentue.

Un cris-craft, précédant un skieur nautique, le frôle de très près. Le skieur manque chuter mais n'a pas le temps de l'apercevoir. Le corps s'enfonce d'une vingtaine de mètres, le visage cette fois tourné vers le fond et, mais c'est bien dommage pour lui, il ne peut contempler le village sous marin et son clocher construit dans les années 50 pour les besoins d'une production cinématographique.

Il se putréfie rapidement et son ventre s'apprête à déchirer le coton léger de sa robe à fleurs sous la pression des gaz.

Un nouveau bateau des Iles, au départ de Lérins et se dirigeant vers Golfe-Juan, passe à quelques mètres de lui. C'est le dernier de la journée. Il n'y a pas grand monde à bord, ce n'est pas encore la pleine saison, cependant un petit garçon, d'environ huit ans, penché sur le bastingage, le fixe quelques secondes avant de s'écrier, pointant l'index vers lui :

« Papa... papa ! J'ai vu un énorme poisson, là ... là... regarde, y a tous les oiseaux sur lui. »

Le père s'approche vivement mais il est trop tard, le corps se perd déjà sous les remous blanchâtres fabriqués par les puissantes hélices, et les « oiseaux » se sont envolés.

« Ce ne sont pas des oiseaux mais des mouettes et il n'y a pas d'énormes poissons dans cette baie, Maurice. » Et il ne peut s'empêcher de penser que son fils a bien trop d'imagination.

Le corps s'est de nouveau enfoncé dans les eaux. Va-t-il disparaître à jamais ?

La mer se remet à friser, puis des vagues se forment, des vagues plus puissantes au fond qu'en surface. Le corps n'a jamais nagé aussi vite de son vivant, savait-il nager d'ailleurs ? Il se dirige directement vers les plages privées de Golfe Juan, qui se vident déjà de tous les estivants car la nuit n'est pas loin de tomber. Va-t-il choisir la plage Tetou, renommée pour sa bouillabaisse, ou celle de Pascalin et sa spécialité : les moules marinières ? Il hésite et loupe une nouvelle fois sa cible puisqu'il se met à dévier de sa trajectoire, prenant la direction des rochers près de l'ancienne villa du prince Aly Khan, sous le pont qui permet aux véhicules de passer au-dessus de la voie ferrée, à l'ouest des plages.

*
* *

La petite fille court sur le sable humide, à l'instant même abandonné par la vaguelette, qui vient de se retirer comme à regret de ne pouvoir s'y prélasser plus longuement. Elle ne doit pas avoir plus de six ans et ne prête aucune attention aux recommandations incessantes de sa mère :

– *Nathalie ne t'éloigne pas trop, attends-moi.*

– *Nathalie regarde où tu mets les pieds, c'est mouillé.*

– *Nathalie ne grimpe pas sur les rochers, tu risques de glisser et de te faire mal.*

Nathalie profite pleinement de cette nouvelle liberté qui lui est offerte, comme une récente conquête, dans un univers qu'elle ne connaît pas encore parfaitement, puisqu'elle le découvre pour la première fois : la plage.

C'est une matinée printanière de début juin. Il est encore trop tôt pour que les gens du pays profitent de cette belle journée, de ce dernier mois avant l'été et l'invasion inévitable des vacanciers, tant espérée par les commerçants et si désespérante pour eux. Et puis le soleil paraît hésiter à briser l'épais manteau de brume qui le sépare de la Terre.

C'est une matinée un peu spéciale, étrange peut-être pas, mais surprenante : les bruits parviennent comme dilués d'intensité par une insonorisation surnaturelle. Même les cris stridents et peu harmonieux des mouettes volant au ras des flots percent avec difficulté cette chape qui paraît faite d'une épaisse couche d'ouate.

Nathalie se met à crapahuter sur les premiers rochers qui clôture vers l'ouest la plage de Golfe-Juan, ignorant toujours avec la plus parfaite désinvolture les conseils pourtant avisés de sa maman qui ne cessent de lui parvenir comme émanant d'une autre planète :

– Les rochers sont glissants, Nathalie, tu risques de tomber. Tant pis pour toi, je t'aurais prévenue.

La petite fille a stoppé nette sa progression. Juchée sur une roche de couleur ocre, et ressemblant ainsi, de loin seulement, à la petite sirène du port d'Amsterdam, elle tend le bras vers la mer indiquant du bout de son index l'endroit qui en cet instant monopolise tout particulièrement son attention.

– Viens vite voir, maman, c'est plein de petits crabes. Fais vite, ils vont disparaître dans le trou.

Sa mère la rejoint quelques secondes plus tard non sans avoir éprouvé quelques difficultés à hisser ses fesses cellulitiques jusqu'au sommet de ce même rocher.

– Oh quelle horreur ! Pousse toi vite de là, va-t-en, ne regarde pas ça.

Elle ne peut en dire davantage car malheureusement le petit déjeuner prit à peine une heure plus tôt remonte subitement jusqu'à sa gorge et le mélange café au lait et tartines beurrées et confiturées s'expulse au-dehors y compris par les narines.

Sous le regard étonné et dubitatif de Nathalie que ce spectacle n'a pas particulièrement impressionné. Pas davantage en tous les cas que ceux qu'elle voit quotidiennement sur son écran télé.

Le corps blanc et crevassé, violacé par endroit, donne l'impression de se balancer nonchalamment au

gré des vaguelettes et au rythme du faible ressac. Il est pour une bonne moitié enterré dans le sable. Les yeux exorbités et vitreux où l'on ne distingue même plus les prunelles, paraissent fixer un point invisible vers le firmament comme s'ils ont peur de le perdre de vue.

De sa bouche entrouverte et de son nez dilaté s'échappent et pénètrent en se bousculant une multitude de petits crabes tout heureux de cette aubaine. Sur sa joue droite s'est plaqué un bouquet d'algues recouvert de minuscules coquillages.

Remise de son éccœurement passager bien compréhensible la mère se saisit de la main de Nathalie. Au risque de se rompre le cou, et faisant fi de toutes les recommandations précédemment adressées à sa petite fille, elle se met à dévaler les roches glissantes en faisant de grands gestes à l'aide de son bras gauche afin d'attirer l'attention des quelques pêcheurs matinaux, assis tranquillement là-bas sur la plage.

*

* *

– Salut Bartoli, voici mes premières constatations sur ta « nana » assassinée. Pour le moment je ne peux t'en dire plus. Appelle-moi ou repasse me voir dans la soirée, on boira un coup. »

– Merci toubib, ce n'est déjà pas si mal, on peut commencer à travailler avec tout ça. Tiens- moi au courant si tu apprends quelque chose de nouveau.

– Dis-moi ! Si tu rentre au « Central », et si ça ne te dérange pas trop, peux-tu remettre à ta nouvelle

collègue l'autopsie concernant la noyée que les pompiers m'ont laissée hier. Il paraît que c'est un « canon ».

– Tu dois le savoir mieux que moi puisque tu l'as autopsié.

– Mais non, je te parle de « la nouvelle » commissaire.

– Je te confirmerai quand je l'aurai constaté par moi-même, et je vais le savoir très bientôt grâce à toi.

Avec ces quelques éléments préliminaires communiqués par le docteur Granella, médecin légiste de Cannes, ma nouvelle, et encore inconnue, collègue, responsable dorénavant du service des personnes disparues, ce qui me laissera bien davantage de temps pour m'occuper de mes autres affaires, pourra dresser d'ores et déjà le procès-verbal circonstancié à destination de sa propre hiérarchie et débiter les recherches qui mettront un nom à cette « nana », qui retrouvera ainsi une partie de son identité, du service des personnes disparues.

Je quitte le plus rapidement possible les locaux réservés au service médico-légal qui se situent dans l'un des sous-sols de l'hôpital des Broussailles, à Cannes.

Pour moi cette noyée n'est qu'une affaire courante, banale : des corps de noyés j'en ai vu un tas durant les dix années que je viens de passer au commissariat de cette agréable ville de la Côte d'Azur et je sais que ma collègue aura, hélas, l'occasion d'en enregistrer bien d'autres durant le prochain été qui arrive à grands pas.

A en juger par la chaleur extérieure qui m'étouffe dès l'ouverture des portes électriques, il doit y avoir

pas loin de quinze degrés d'écart entre la « clim » intérieure et la température ambiante.

La gorge subitement sèche je prévois de faire très vite une halte au bistrot du Port pour me faire offrir un pastis bien frais, le premier de la journée, par le patron, Paul le pêcheur. En profiter également pour grignoter quelques olives à la grecque que j'affectionne tout particulièrement.

C'est une chaude journée qui se prépare et je n'ai guère envie de me retrouver trop vite dans mon bureau impersonnel du nouvel hôtel de police en plein centre ville, près de la voie rapide. Je regrette les anciens locaux, dans cette grande villa du boulevard de Lérins, près du Palm Beach, que j'ai mis pourtant bien longtemps à apprécier après ma nouvelle affectation imposée par ma hiérarchie.

Mais il faut se moderniser, investir, apprendre les nouvelles technologies, se familiariser avec l'informatique. Chaque nouveau ministre de l'intérieur a eu à cœur, dès sa nomination, de mettre en route de nouvelles réformes dont on pouvait supposer la finalité, dans ses grandes lignes, mais dont on ne voyait jamais la concrétisation.

*

* *

– Commissaire Florian, heureux de faire votre connaissance et bienvenue à Cannes. On m'avait déjà tenu informé de votre physique plus qu'agréable mais je suis ravi de constater que vous êtes encore plus séduisante. Mais permettez-moi de me présenter : capitaine Bartoli de la BIC.

– Très heureuse, capitaine, et merci pour vos compliments.

– Je vous remets les préliminaires du médecin légiste sur le corps de la noyée récemment découvert. Cette affaire relève à présent de vos compétences, et j'en suis très heureux car vous me déchargez d'une partie importante de mes activités et je pourrai ainsi m'intéresser plus totalement aux deux assassinats qui me sont tombés sur le dos récemment.

– Effectivement, capitaine, je suis au courant. Soyez rassuré je vais prendre connaissance des premières constatations et encore merci.

Je viens à peine de me souvenir des dernières vacances heureuses passées à Golfe-Juan et j'ai sous les yeux le rapport concernant cette noyée récente, découverte il y a tout juste 48 heures, sur la plage même de cette charmante station balnéaire.

« Le corps a dû séjourner dans la mer une bonne huitaine de jours. Difficile d'être plus précis dans l'immédiat. Il est recouvert de contusions multiples dues probablement à de fréquents contacts contre les rochers.

Elle doit avoir la soixantaine, mesurer un mètre soixante-dix pour 65 kilos environ, les yeux semblent être de couleur marron foncés, les cheveux châtain, coupés court. Elle porte un appareil dentaire sur la gencive du haut et une cicatrice à hauteur des lombaires L4-L5 suite certainement à une intervention sur une hernie discale.

Ses vêtements sont en bien mauvais état mais paraissent de bonne qualité. Son soutien-gorge de marque « Triumph », taille 85 C, est presque intact.

J'ai envoyé son linge au labo et nous en saurons certainement davantage après l'autopsie. »

Je ne peux échapper à l'inévitable rapprochement qui me conduit à cette réflexion désabusée : comment un même lieu peut vous avoir procuré un tel bonheur infini, inoubliable et, parallèlement, être le théâtre d'un drame aussi sordide ? Comment ce même sable fin et doré, qui a été le témoin de l'offrande de ma virginité, dans un irrésistible élan amoureux, peut, aussi, servir de linceul à un corps privé de vie, déchiqueté, flasque et abandonné dans sa dernière et éternelle solitude ? Et, je viens de le lire avec dégoût, offert en pâture à ces mêmes crustacés que l'on prend tant de plaisir à déguster à l'ombre propice et fraîche d'une terrasse de restaurant sur ce port du bord de mer, arrosés d'un muscadet bien sec.

Fort heureusement, dans ces rares moments privilégiés on ne pense pas aux origines des mets que l'on déguste, comme on évite de penser à la multitude de rats et de souris qui se délectent dans les cuisines, plus particulièrement sur les plages, grâce aux futurs aliments qui vont nous être servis, ou au comportement malpropre d'un « chef » qui ne prend même pas la précaution de se détourner lorsqu'il éternue violemment sur la sauce béchamel, qui va accompagner les excellentes endives braisées que nous avons commandées.

Si on devait penser à tout cela on ne mangerait plus, n'est ce pas ? En tous les cas pas avec le même appétit.

Il est des lieux, des objets, du mobilier, qui ne devraient être utilisés, ou ne servir, qu'une seule et unique fois avant d'être soigneusement rangés dans le placard aux souvenirs.

Je viens de terminer de rentrer tous les renseignements en ma possession dans mon « Deel » dernier modèle... jusqu'au semestre prochain.

Par principe et souci de bien faire mon travail, je fais apparaître les statistiques des personnes découvertes sans vie au cours de la dernière année, ainsi que le listing bien plus long de celles recherchées.

Dans cette région on a tendance à moins disparaître que dans le nord du pays. Sans doute que la vie au soleil est plus supportable et la misère aussi, comme le dit la chanson. Peut-être a-t-on davantage envie de vivre quand l'environnement est plus sympathique, parce qu'il vous administre sa dose quotidienne d'euphorie esthétique.

Décidément j'ai une fâcheuse tendance à philosopher sur bien des sujets aujourd'hui, et je ne suis pas payée pour ça, alors autant me plonger dans l'étude plus terre à terre des « states » qui, quelquefois, nous développent des données étonnantes.

Je ne peux m'empêcher de trouver bizarre que lors des douze derniers mois la mer a rejeté trois corps de femmes d'un âge pratiquement identique, entre 60 et 65 ans, toutes trois vêtues de linge de marque et de dessous de qualité, comme l'indique les rapports établis par les autorités compétentes. Je suis persuadée que, comme les deux précédentes, les renseignements, qui ne vont pas tarder à me parvenir concernant la récente noyée, établiront qu'il s'agit également d'une femme soignée, coquette, s'occupant parfaitement de son apparence. Que l'enquête déterminera que nous avons affaire à une personne respectable, aisée, et reconnue de bon voisinage sur le lieu de sa résidence.

Mon intuition m'oblige à supputer que, comme pour les deux premières noyées, aucun membre de sa famille ne se manifesterait pour l'identifier.

Je ne sais pas ce qu'aurait fait mon prédécesseur, confronté à pareille situation, mais je ne peux me résoudre à classer ces dossiers sans procéder à quelques vérifications plus poussées. Pourquoi ces trois femmes se sont-elles noyées ? Est-ce qu'elles se sont suicidées ? Si oui, quelles en sont les raisons ?

Il me faut répondre à ces trois questions.

Sur mon « Piper board » je trace trois colonnes qui, je l'espère, me permettront de découvrir des points convergents entre ces trois noyées :

- 1 – Rose Contrucci.
- 2 – Geneviève Berthier.
- 3 – (X). Pour le moment.

D'après la dérive des courants marins, le jour présumé de leur noyade, toutes les trois seraient tombées à la mer pas très loin des Iles de Lérins. Les deux premières probablement à l'ouest de l'Île Saint-Honorat, puisque Rose a été trouvée sur la plage, devant les bâtiments de l'Aérospatiale, à La Bocca, le 20 avril 2006, et Geneviève découverte devant le point de vente n° 19, plage du midi à Cannes, fin octobre.

La troisième, dont on ignore encore l'identité, arriverait, si l'on peut dire, directement de l'Île Sainte-Marguerite, puisque son corps a navigué vers l'Est et la baie de Golfe-Juan, pour réapparaître tout récemment.

Première réflexion :

Quelle idée d'aller jusqu'aux Iles de Lérins pour se jeter à la mer dans le but de mettre fin à ses jours ?

Faire la démarche d'aller prendre un bateau afin de se rendre sur les Iles dans le but de s'y noyer, je trouve cela absurde, d'autant plus que la profondeur de l'eau tout autour des Iles est inexistante, on y a pied partout, alors pourquoi ne pas partir d'une plage quelconque, à portée de pieds si l'on peut dire.

C'est vrai que, dans le même ordre d'idées, pourquoi choisir les étangs de Hollande, les bords de la Nièvre, le pont neuf ou la tour Eiffel pour se suicider.

Tiens, en parlant de tour Eiffel, j'y étais de service un dimanche lorsqu'une touriste belge m'a demandé :

– Dîtes-moi ! Est-ce que les gens se jettent souvent du dernier étage ?

Je n'ai pu m'empêcher de lui répondre :

– Non, madame, une seule fois. Il n'y a jamais eu de récurrence, ai-je ajouté, car elle était belge ne l'oublions pas.

Je suis interrompue dans mes réflexions par un coup discret frappé contre ma porte.

– Entrez... Bonjour lieutenant Martéra. Vous avez passé un bon week-end j'espère et vous êtes en forme pour attaquer une semaine qui s'annonce particulièrement difficile.

– Bonjour Chef. Affirmatif, je pète le feu et j'attends vos ordres. Je suis un peu en retard mais j'ai une excuse valable, je suis passé chez le légiste et je me suis permis de récupérer un rapport d'autopsie vous concernant.

– Ah bon ! J'ignorais que j'étais morte.

– Excuses, je voulais dire « d'une affaire vous concernant »

Le rapport que vient de me remettre mon adjoint concerne bien « la » numéro 3. Je vais pouvoir ainsi compléter mon tableau.

Cela confirme bien ce que je pensais : comme les deux précédentes cette noyée était habillée avec une certaine recherche ! Le peu qui reste de sa robe est signée Sonia Rykiel, sa culotte et son soutien-gorge sont d'une grande marque. Ses ongles, pieds et mains, avaient été confiés à une manucure quelques heures seulement avant son immersion dans l'eau.

Le légiste n'a découvert aucune raison médicale qui aurait pu inciter cette femme à mettre fin à ses jours, ni d'ailleurs aucun indice qui permette d'affirmer qu'elle ne se serait pas suicidée, ou tombée à la mer accidentellement. Il conclut que, en tous les cas, elle est bien morte noyée car ses poumons étaient gonflés d'eau de mer et mous au toucher. Eau également présente dans la gorge et l'estomac, contenant des organismes provenant de la mer. D'autre part le cadavre présentait une hémorragie dans l'oreille moyenne, qui prouvait qu'elle n'avait pas succombé à un arrêt cardiaque réflexe en tombant à la mer. Enfin, élément très important pour son identification, elle était dotée d'un appareil dentaire, (joint à mon rapport.)

Le corps avait dû stationner dans le liquide plus d'une semaine, puisque son abdomen était rempli de gaz, dû aux modifications chimiques. Il avait donc probablement flotté à la surface un bon bout de temps.

Il sera difficile en revanche de déterminer l'endroit exact où elle s'était noyée. La présence de diatomées nous fournit bon nombre d'indices, notamment que le corps vivait en pénétrant dans l'eau, mais le mélange

d'espèces trouvées est le même sur une très grande surface de mer. Enfin, et pour terminer avec les premières constatations, le nombre important d'ecchymoses sur tout le corps, notamment sur la tête, ne permet pas de déterminer si elle était consciente, ou non, en tombant à la mer.

– Vous avez parcouru ce rapport, Martéra?

– J'y ai jeté un coup d'œil rapide.

– Je ne sais pas pourquoi mais je ne trouve pas normal que cette femme soit morte de la même façon et presque au même endroit, que les deux autres. Et puis, est-ce que j'aurais envie de me rendre chez une manucure juste avant de quitter cette terre ? Je ne le pense pas. Et vous ?

– Il m'est difficile de vous répondre, chef, je ne suis pas une femme.

– On peut être femme et avoir, tout de même, une certaine logique de comportement, non ? (Haussement des sourcils de l'inspecteur Martéra.) Je préfère ne pas insister et je poursuis : un seul signe particulier chez Rose Contrucci : une cicatrice sur le genou droit, due, sans doute, à une intervention sur son ménisque.

Geneviève Berthier avait eu à se battre, douze ans avant sa noyade, contre une tumeur cancéreuse au sein gauche. D'après le dossier médical communiqué par le Centre de pathologie mammaire René Huguenin, à Saint-Cloud, Mme Berthier a gagné ce combat. Cela est confirmé par les nombreux contrôles effectués chaque année depuis cette intervention. Se suicide-t-on quand on a eu la chance d'échapper une première fois à une horrible mort. Quand les années à venir deviennent un cadeau, un bonus en quelque

sorte, que l'on veut vivre pleinement, intensément, rejetant dorénavant tous les petits ennuis et les tracasseries du quotidien, toutes ces choses que l'on considérerait comme primordiales, essentielles, et qui se seraient effacées avec votre disparition. On est bien décidé alors à ne plus se laisser empoisonner l'existence ni ce supplément de vie qui nous est accordé, et il faut vraiment que survienne une raison majeure pour rendre au destin ce qu'il a loupé une première fois.

Aucune de ces trois femmes n'avait donc une raison médicale qui aurait pu les conduire au suicide. Il nous faut chercher dans une autre direction, mais laquelle ?

En dehors de leur apparence physique très ressemblante et du milieu similaire dans lequel elles paraissaient évoluer, essayons de découvrir d'autres concordances entre ces trois cas. Il en existe, j'en suis certaine ?

– N'êtes-vous pas d'accord avec cette analyse, Martéra ? J'ai un boulot pour vous.

– Bien sûr, chef.

– Je vais vous le dire une bonne fois pour toutes, Martéra, je ne suis pas le « chef ». Commissaire ça suffira pour le moment. Ne m'obligez pas à vous le rappeler, OK ?

– OK chef... Oh ! Pardon, Commissaire.

Je réprime difficilement un sourire. Je vais demander à mon adjoint d'enquêter sur « cette » numéro 3, d'essayer, par exemple à l'aide de son appareil dentaire, de découvrir son identité en recherchant auprès des dentistes et prothésistes de la région. C'est le moyen qui me paraît le plus rapide

puisque la lecture des empreintes digitales n'a rien donné, et ce n'est pas la date gravée à l'intérieur de son alliance : 20 avril 1958, qui pourra m'être d'une grande utilité. Certainement celle de son mariage, mais où a-t-il eu lieu? Et avec qui ?

– Faites le nécessaire pour obtenir un cliché de la morte, et le faire diffuser par la presse locale, qui se résume au seul quotidien, Nice-Matin. Je ne crois pas tellement à cette ultime solution car le portrait sera dans un triste état et ne ressemblera en rien à ce que devait être le visage que présentait cette femme lorsqu'elle était vivante, mais je ne vois pas pour le moment un autre moyen d'identification.

*

* *

Christine.

Il est 20 heures 15 ce samedi soir lorsque, d'un pas tranquille et appréciant la douceur printanière distillée par une brise légère venant du large, je me rapproche en empruntant la Croisette et le trottoir du bord de mer vers cet établissement que l'on m'a recommandé comme étant un dîner dansant bien fréquenté, par des habitués et quelques bons danseurs.

Il est situé pas très loin de chez moi, à La Bocca.

Je viens de prendre l'apéritif au bar du « *Carlton* » et j'ai une faim de loup, j'espère que la cuisine sera bonne, ce qui n'est pas souvent le cas dans les dîners dansants que j'ai fréquenté dans la région. Je n'ai aucun problème avec mon poids, de longues marches et de nombreuses heures de danse brûlent tout le

supplément de calories que je peux consommer à cause d'une nourriture trop riche.

Il m'a fallu moins d'une heure pour parcourir les deux kilomètres de cet agréable trajet. Bien que ce ne soit pas encore la pleine saison, et qu'il soit assez tard, de nombreux baigneurs se prélassent sur la plage, représentant en majorité les deux générations opposées, les moins de 18 ans et les plus de soixante.

J'aperçois enfin la longue façade d'une vingtaine de mètres, faite de grandes baies vitrées. La discrète enseigne en Plexiglas indique le « *Trimaran* ». Un tableau noir m'informe sur le fonctionnement hebdomadaire de cet établissement : thés dansants les jeudis et dimanches, à 15 heures. Dîners dansants avec orchestre les vendredis, samedis et dimanches, à 20 heures.

J'examine cette façade d'un regard intéressé, enregistrant tous les renseignements, et j'ai encore les yeux émerveillés par le décor naturel et incomparable qui s'est offert à moi durant cette petite promenade et que je ne me lasse pas d'admirer chaque fois que j'en ai l'occasion, depuis les quelques mois que je réside dans la région : d'un côté le massif de l'Estérel, de l'autre Cannes, sa presqu'île et les Iles de Lérins et, droit devant moi, le magnifique paquebot « *Club Med* », toutes voiles hissées. La cerise sur le gâteau en quelque sorte. Un véritable décor de cinéma, un spectacle dont on voudrait s'abreuver jusqu'à plus soif.

Je traverse rapidement la route, entre deux voitures qui ne ralentissent même pas, et pénètre à l'intérieur.

Une dame d'un certain âge m'accueille avec un sourire engageant.

– Vous avez réservé, madame ?

– Désolé, j’ignorais que l’on devait. Je peux dîner et danser ?

– Bien entendu, madame. Annie ! Occupe-toi de madame.

Suivant Annie, une jeune et mignonne serveuse, qui ressemble un peu à Romy Schneider, cette artiste que j’adore, je me dirige vers le centre de cette grande salle et la table que l’on m’indique.

Au premier coup d’œil j’apprécie l’important emplacement réservé aux danseurs, ce qui n’est pas le cas dans bien des établissements.

Installés à une table deux hommes m’examinent sous toutes les coutures, me jaugeant sans la moindre pudeur, mais sans provocation, uniquement intéressés par mon anatomie.

Le commentaire qu’ils échangent, ne pourrait que me flatter si je pouvais l’entendre :

– Tu l’as déjà vu par ici, toi ?

– Non, jamais. Je ne l’aurais pas oublié, elle est bien foutue.

– Ouais ! De la classe, bien fringuée et bien remplie.

– Ca, tu sais, faudra voir une fois déshabillée. Des fois on est déçu quand plus rien n’est soutenu.

– Oui, mais la difficulté, pour nous célibataires, c’est de les déshabiller.

– Et pour les maris c’est surtout de les habiller, non !

– J’espère qu’elle sait danser au moins.

– On ne va pas tarder à le savoir ? En tous les cas une nouvelle tête ça fait toujours plaisir.

– Dommage quelle soit blonde elle ne doit pas être très « fute fute ».

– Oui mais ça a quelquefois des avantages, une blonde. Quand on l’a dans sa voiture on peut se garer sur les places réservées aux handicapés.

– Ah ! On a le droit ?

– Mais non, je plaisante.

Je sais que j’ai été examinée avec attention, également par un homme seul, sur une table à ma droite qui ne me quitte pas du regard, il a un physique intéressant, bien bâti, cheveux grisonnants, et je souris intérieurement car à une autre table, un peu plus loin, un autre homme suit mon installation avec un intérêt certain. Décidément je pense que je ne vais pas manquer de danseurs. C’est toujours comme ça, et pas seulement la première fois, seul l’aspect physique compte pour ces « machos », il faut qu’ils aient dans les bras une femme qui les mette en valeur, qu’on admire, qui flatte leur « ego ». On aimerait que les autres puissent penser : « putain ! Avec quel morceau il danse ».

Le miroir qui recouvre l’un des murs me renvoie l’image encore bien agréable de ma silhouette. Je n’ai pas grossi depuis plusieurs années et sous ma robe, récemment achetée aux « *Nouvelles Galeries* » de Cap 3000, mon ventre presque plat ne se remarque pas, ce qui n’est pas le cas de ma poitrine, soutenue il est vrai par un balconnet 95 D de chez Chantal Thomas, qui ne peut que tenter les amateurs qui désirent en avoir « plein les mains », et ils sont nombreux, bien plus que ne le croient les jeunes filles dont le but à atteindre à tous prix est de ressembler à ces top models dont on ne distingue que les côtes alors